



**HAL**  
open science

## Platon et l'Amour

François Jacquesson

► **To cite this version:**

| François Jacquesson. Platon et l'Amour. 2019. halshs-02925372

**HAL Id: halshs-02925372**

**<https://shs.hal.science/halshs-02925372>**

Preprint submitted on 29 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Platon et l'Amour

François Jacquesson

1. La réminiscence
2. Le scénario du dialogue et les problèmes posés
  - 2.1. La mise en place du récit
  - 2.2. Aristote, Souriau, Genette
  - 2.3. Aristodème et Socrate sont en route
  - 2.4. Socrate arrive enfin : le savoir et le rêve
  - 2.5. Après le dîner, les discours
  - 2.6. Le match Diotime contre Socrate
  - 2.7. Voilà, Phèdre et vous qui m'écoutez...
  - 2.8. Alcibiade et Socrate
  - 2.9. Vers la fin du dialogue
3. Le discours d'Aristophane

## 1. La réminiscence

On voit très bien pourquoi Platon a écrit *le Banquet*, son dialogue « sur l'amour ». Son idée est que les idées préexistent aux individus : quand nous « avons une idée », c'est que nous avons pu remonter en nous assez profondément, assez authentiquement, pour retrouver un sentiment ancien, profond, authentique et déjà là. Telle est sa doctrine fondamentale et puissante : vérité = authenticité, et profondeur = tradition.

En termes politiques français, c'est une doctrine de « droite » parce que c'est une doctrine qui assoit la vérité dans l'immuable, et sécurise le pouvoir dans l'éternité : pas de progrès, pas de découverte : seulement des souvenirs, et des redécouvertes. Cela étant dit, Platon ni Socrate n'étaient Français (nous sommes désolés pour eux, bien sûr), et il est probable qu'il faut voir les choses sous autre angle – même si le nôtre n'est pas aboli pour autant.

Platon explique que quand deux individus tombent amoureux, c'est parce qu'ils se reconnaissent. Soudain ils se disent : mais je t'ai toujours connu(e), cela a toujours été toi, tu n'es pas sur mon chemin mais tu es mon chemin. Etcetera. Et il a raison : c'est vraiment comme ça que les choses se passent : quand on est amoureux, on a l'impression de trouver sa demeure, d'habiter enfin quelque part. De retrouver celui ou celle qu'on avait – autrefois – perdu de vue. Elle (ou il) surgit, splendide et solitaire, et inévitable. Il n'y a rien à dire à cette description car elle est plus que juste : elle saisit en nous un désir profond.

## 2. Le scénario du dialogue et les problèmes posés

### 2.1. La mise en place du récit

Apollodore [172a] raconte à des amis (dont on ne saura rien de plus) qu'il a récemment, alors qu'il montait de Phalère à Athènes, rencontré Glaucon. Glaucon avait entendu dire que lui, Apollodore, avait assisté ou bien avait entendu parler de cette soirée avec Socrate, où il a été question de l'amour.

Apollodore lui explique que c'était il y a des années, et que lui ne participait pas. Qu'il est au courant, c'est vrai, parce que Aristodème avait participé à la fameuse soirée, et qu'Aristodème lui a tout raconté. C'est Aristodème aussi qui est la source de l'ami Phénix par qui Glaucon a eu vent de la chose.

Apollodore dit à ses amis (toujours anonymes et dans l'ombre) que, puisqu'il a fait récemment le récit de cette célèbre soirée à Glaucon, il a en quelque sorte « révisé son sujet », et qu'il est prêt à raconter l'histoire à nouveau [173c]. Il y a alors un échange entre Apollodore et celui (sans nom) avec qui il parle et qui le presse de raconter les discours qui se sont tenus cette soirée-là [173e-174a]<sup>1</sup> :

Apollodore : Eh bien, voici à peu près quel ils furent. En fait, il vaut mieux que je reprenne le récit à partir du début, et que je m'efforce de jouer pour vous le rôle du narrateur.

ἐξ ἀρχῆς ὑμῖν ὡς ἐκεῖνος διηγείτο καὶ ἐγὼ πειράσομαι διηγῆσασθαι.

dès début à-vous comme lui racontait, aussi moi essaierai de-raconter

Le verbe employé ici, d'abord à l'imparfait *diēgeito*, ensuite à l'infinitif *diēgēsasthai*, est le verbe qu'on trouve dans les dictionnaires de grec ancien sous l'entrée *diēgoumai*. C'est un verbe intéressant, pour beaucoup de raisons.

## 2.2. Aristote, Souriau, Genette

D'abord parce qu'il correspond au célèbre substantif *diēgēsis* 'récit' – celui-là même qui a été réutilisé (ou remis à la mode) par Gérard Genette dans le mot français *diégèse*. En fait, le terme technique de *diégèse* a été d'abord utilisé en 1951, à l'imitation d'Aristote, par Etienne Souriau pour la description de la fiction au cinéma. Souriau souhaitait distinguer plusieurs niveaux dans ce qu'on voit dans le film. Le film, pas plus que le roman, ne dit tout ce qui se passe, car sinon un an d'action devrait durer un an de film. Souriau avait décidé d'appeler *diégèse* :

tout ce qui est censé se passer selon la fiction que présente le film.

Quand Genette emprunte la notion, comme il le fait d'abord dans *Discours du récit* puis/et dans *Figures III* (1972), il veut donc désigner le déroulé des événements supposé par un récit donné, alors même que bien sûr le récit en question ne raconte pas « tout ». Supposons un héros Zorro, et les différents épisodes que nous allons raconter de sa vie. Que nous le fassions dans l'ordre où il les aurait vécus ou non<sup>2</sup>, chacun de ces épisodes présume une sorte de biographie du personnage au sein de laquelle ces épisodes s'inscrivent. En outre, il est fréquent que le roman (ou le film) ne commence pas par le début de la vie du héros mais que, à un moment donné, il s'y reporte afin d'expliquer les événements ultérieurs. Il y a donc un écart fondamental (c'est cela, le propos de Genette) entre la façon dont les événements sont racontés et l'ordre dans lequel ils sont censés avoir eu lieu.

Cet écart est fondamental parce qu'il est le lieu même où se fonde l'œuvre de fiction. Celle-ci repose sur le déplacement, discret ou non, de l'ordre des événements, parce que l'art ne ressemble pas à la vie. Un exemple classique, mais limité, est le roman policier traditionnel, qui commence par le crime ou sa découverte, donc par la fin ; puis vient une enquête dont les indices sont dans le plus grand désordre ; dans sa version la plus bourgeoise (Agatha Christie avec Hercule Poirot), tout se termine par la récapitulation de tout ce qui s'est passé dans l'ordre chronologique (= la « réalité »).

<sup>1</sup> Sauf mention contraire, la traduction citée est celle de Luc Brisson.

<sup>2</sup> L'ordre est souvent difficile à départager puisqu'un héros vieillit peu. Beaucoup d'auteurs de séries policières où le même commissaire (ou équivalent) intervient à chaque fois ont pris soin d'éviter les signes chronologiques trop sensibles, afin de se laisser la liberté d'inventer de nouveaux épisodes. On pourrait réfléchir, par exemple, sur la séquence des épisodes dans la « saga » de Sherlock Holmes ou, plus récemment, du Brunetti de Donna Leon (qui a explicitement formulé ce principe de précaution dans des entretiens), ou du Montalbano de Camilleri.

Cet ordre dans lequel les événements sont censés avoir eu lieu, c'est la *diégèse*, « le récit » tel qu'il coulerait si tout était dit dans l'ordre. Telle est du moins une première approche du problème.

### 2.3. Aristodème et Socrate sont en route

Bien. Revenons à Platon. Nous avons donc cet Apollodore entraîné de « nous » raconter quelque chose qu'il vient (nous dit-il) de raconter à Glaucon, et qu'il est donc à même de raconter à nouveau clairement. Sa source est, il nous l'a dit, cet Aristodème qui a assisté au banquet [174a]. Il nous raconte maintenant ce qu'Aristodème (désormais « je ») lui a raconté :

Je tombai en effet, me dit-il, sur Socrate qui venait du bain et qui portait des sandales, ce qu'il ne faisait que rarement, et je lui demandai où il allait pour s'être fait si beau.

Je vais souper chez Agathon. Hier en effet je me suis abstenu d'aller à la fête donnée pour célébrer sa victoire, car je craignais la foule. Mais j'ai promis d'être là aujourd'hui.

Socrate, car c'est lui qui vient de parler, invite Aristodème à venir avec lui. « Nous sommes » donc à l'époque ancienne où le banquet a eu lieu – à cela près que nous sommes en réalité au moment où il va avoir lieu. C'est d'autant plus vrai que, tandis que tous deux se rendent chez Agathon, Socrate lambine ; il semble perdu dans ses pensées [174d].

Or, chemin faisant, Socrate, l'esprit en quelque sorte concentré en lui-même, avançait en se laissant distancer et, comme je l'attendais, il me recommanda de continuer à avancer. Quand je fus arrivé à la demeure d'Agathon, je trouvai la porte ouverte ; et là, je me retrouvai dans une situation quelque peu ridicule. En effet, un des serviteurs qui se trouvait à l'intérieur vint aussitôt me chercher pour me conduire dans la salle où les autres convives étaient étendus sur des lits, et je les trouvai sur le point de souper. Et dès qu'Agathon m'aperçut, il m'interpella en ces termes :

Aristodème, tu arrives à point pour souper avec nous.

De façon très romanesque, il se produit une adéquation entre un propos éthique (on imagine très bien, à plus de deux mille ans de distance, la gêne d'Aristodème qui semble s'inviter dans le dîner) et une combinaison chronologique : le fait que Socrate prenne les devants en invitant Aristodème, mais qu'il lui demande d'aller en avant ! On pourrait examiner soigneusement (évidemment, c'est mieux de le faire avec le texte grec) les effets temporels et déictiques qui sont en jeu. Une autre traduction disait :

Or, pendant la route, Socrate s'enfonçant dans ses pensées resta en arrière ; comme je l'attendais, il me dit d'aller devant.

Ce « retard » de Socrate, qui s'appesantit en lui-même tandis que la vie continue, suggère un Socrate qui « s'enfonce » ou « se concentre » en lui-même : celui qui descend vers la vérité, alors que le monde comme il va passe à côté. Le rythme de la narration est une métaphore de ce que Platon va nous dire. On descend dans la vérité comme on tombe amoureux.

Arrivé, quant à lui, auprès des convives du banquet, Aristodème se retourne, et voit que Socrate n'a pas suivi. Embarrassé, il explique ce qui se passe et Agathon envoie un esclave voir où est passé Socrate [175a].

Votre Socrate s'est retiré sous le porche de la maison des voisins, et il s'y tient debout ; j'ai beau l'appeler, il ne veut pas venir.

Nous autres, qui vivons toujours dans l'orbite romantique, nous comprenons immédiatement que Socrate est un génie, le type de ces savants distraits qui méditent sur les comètes et inventent une nouvelle théorie dans l'autobus ou au milieu d'un carrefour. Pour Agathon et Aristodème, la situation

est (un peu) différente : il existait déjà des « savants fous » et on respectait la distraction du génie<sup>3</sup>, mais Socrate bénéficiait surtout, comme nous autres en société, de la tolérance et de l'expérience humaine de ses amis.

Ce qui est plus intéressant, c'est le montage romanesque que Platon combine pour décrire l'expérience intellectuelle de Socrate et sa position sociale parmi ses amis, dont Aristodème se fait le narrateur. Cette position n'est pas décrite en termes psychologiques, mais en termes chronologiques. C'est un traitement habile et littéraire du sujet – imaginez ce qu'une revue mondaine aurait accumulé sur un sujet pareil, avec mille considérations sur les génies incompris, etc. etc.

Aristodème intervient [175b] :

N'en faites rien, répliquais-je, laissez-le plutôt. C'est une habitude qu'il a. Parfois, il se met à l'écart n'importe où, et il reste là debout. Il viendra tout à l'heure, je pense. Ne le dérangez pas, laissez-le en paix.

On peut critiquer Platon pour beaucoup de choses, mais c'est un grand écrivain.

#### 2.4. Socrate arrive enfin : le savoir et le rêve

Finalement, alors que le dîner est déjà au milieu, voici Socrate qui arrive. Comme c'est l'habitude en Grèce, on mange étendu à l'horizontale, plutôt que vraiment couché (on est sur le ventre ou sur un côté, non pas sur le dos), et les « lits » sont à deux places, et orientés avec la tête vers un centre. Il n'y a pas de femmes : c'est comme dans les restaurants de beaucoup de pays encore aujourd'hui : ce sont des « garçons » qui font le service, de sorte que les convives n'ont pas besoin de se lever ; on leur apporte les choses à manger – dont le détail d'ailleurs n'est jamais donné, dans ce *Banquet*. On aurait pourtant bien aimé savoir ce qu'ils avaient mangé...

Quand Socrate arrive enfin, Agathon lui dit de venir près de lui : il y a une place [175d].

Viens ici Socrate, t'installer près de moi pour que, à ton contact je profite moi aussi du savoir qui t'est venu, alors que tu te trouvais dans le vestibule (...)

Ce serait une aubaine, Agathon, si le savoir était de nature à couler du plus plein vers le plus vide, pour peu que nous nous touchions les uns les autres, comme c'est le cas de l'eau qui, par l'intermédiaire d'un brin de laine, coule de la coupe la pleine vers la plus vide. S'il en va ainsi du savoir aussi, j'apprécie beaucoup d'être installé sur ce lit à ton côté car de toi, j'imagine, un savoir important et magnifique coulera pour venir me remplir. Le savoir qui est le mien doit être peu de chose, voire quelque chose d'aussi illusoire qu'un rêve (...)

#### 2.5. Après le dîner, les discours

On mange, puis on fait les libations rituelles, comme on doit faire entre gens bien élevés. Après quoi les boissons commencent à tourner. Alors interviennent les participants réels du Banquet : Pausanias, Aristophane, Éryximaque, Agathon, Phèdre et bien sûr Aristodème et Socrate. Pausanias et Aristophane, qui la veille au soir ont participé à un repas très arrosé, sont d'avis de modérer les boissons, et les autres sont d'accord ; pour la même raison, ils décident de congédier la danseuse, et de trouver un sujet palpitant à discuter. Éryximaque cite alors son ami Phèdre, ici présent, qui s'indignait récemment qu'aucun poète n'ose composer d'œuvre pour le dieu Éros, dont l'importance

---

<sup>3</sup> Le type du génie distrait est illustré dans l'Antiquité, par exemple, par l'épisode navrant de la mort d'Archimède. Les Romains assiègent la ville de Syracuse en 212 AEC. Le général romain Marcellus, au moment de donner l'assaut, ordonne à ses troupes de ne tuer personne. L'un des soldats s'approche d'Archimède, et lui ordonne de le suivre ; mais le savant, plongé dans des réflexions savantes, ne lui répond pas, et est tué. Telle est du moins la version racontée par Plutarque dans sa *Vie de Marcellus*.

souveraine n'est niée par personne. Comme d'ordinaire dans les banquets (et comme on fait encore aujourd'hui chez les Russes pour les toasts tour à tour), chacun fera un discours, et c'est Phèdre qui doit commencer.

Phèdre	178a-180b
Pausanias	180c-185c
Hoquet d'Aristophane	185c-e
Eryximaque	185e-188e
Aristophane	189a-193e
Débat Socrate & Agathon	194a—d
Agathon	194d-197e
Socrate	198b-199b

Socrate, nous dit Aristodème, demande qu'on sorte du rituel des discours, et doublement. D'une part, il refuse de faire un éloge rhétorique : s'il faut examiner les mérites de l'Amour, autant le faire « pour de vrai ». D'autre part et en même temps, les grands discours ne sont pas (à son avis) la bonne façon de procéder si l'on cherche la vérité. Il préfère les entretiens contradictoires, où la discussion critique aboutisse à un consensus minimal, et non pas à un monologue satisfait. Quand on parle tout seul, on ne sait jamais ce qu'on atteint, ou si même on atteint quoi que ce soit. Les convives le lui accordent.

Mais nous allons voir que l'opposition que fait Socrate entre « les discours solitaires » et « l'échange constructif » n'est pas si simple qu'il le présente à ses amis. Socrate commence donc à discuter avec Agathon qui venait de faire son discours [199d]. Mais plusieurs discours interférents vont se produire. Le premier a lieu quand Socrate invente de toute pièce un interlocuteur pour discuter avec lui :

Mais supposons que quelqu'un nous dise :

« Moi qui suis en bonne santé, (...) »

Nous lui ferions cette réponse :

« Toi, bonhomme, qui es doté de santé (...) »

En fait, ce dialogue imaginaire (au milieu d'un dialogue qui, au fond, ne l'est pas moins) est encore plus imaginaire, parce que discutant avec cet interlocuteur qu'il vient d'inventer, Socrate le reprend pour lui expliquer ce qu'il (l'interlocuteur) pense vraiment :

Ainsi lorsque tu dis éprouver le désir de ce que tu possèdes à présent, demande-toi si ces mots ne veulent pas tout simplement dire ceci : 'Ce que j'ai à présent, je souhaite l'avoir aussi dans l'avenir'.

Puis Socrate se retourne vers ses interlocuteurs « réels » et leur demande :

« Il en conviendrait, n'est-ce pas ? »

On ne peut pas plus rhétorique : c'est de la fiction au second degré, avec la fiction secondaire repliée sur la première !

Une page plus loin [201c], Socrate recommence, cette fois avec une artillerie plus lourde. Il raconte à ses convives, apparemment faute de pouvoir discuter sérieusement avec Agathon, un dialogue qu'il aurait eu avec une femme de génie nommée Diotime. Là encore, il « invite » cette Diotime imaginaire au dîner sans rien demander à personne !

## 2.6. Le match Diotime contre Socrate

Une partie importante du *Banquet* (201d-212b) est consacrée à nous instruire de la pensée de Diotime, que Socrate nous présente en train de discuter avec lui.

C'est une situation narrative étrange, si l'on veut bien réfléchir.

Diotime > Socrate > ses convives dont Aristodème > Phénix > Glaucon

Aristodème > Apollodore > Glaucon

Apollodore > "nous"

Socrate (on ne sait pas trop si c'est le vrai, ou celui que nous compose Platon) aime rapporter les paroles des femmes. Dans le *Ménexène*, une grande part du dialogue est consacré à la récitation que fait Socrate du discours d'Aspasie. Mais Aspasie, nous savons qu'elle a vraiment existé, qu'elle eut une grande réputation d'intelligence, et qu'elle fut la compagne de Périclès. Pour Diotime, que Socrate appelle aussi « la femme de Mantinée », les choses sont beaucoup moins sûres. Quand il la présente, du reste, il en parle comme de la femme dont les conseils auraient permis de reculer de dix ans l'arrivée de la peste, sans doute la peste qui éclata en 430, et qui tua – entre autres - Périclès.

Diotime fait à Socrate les réflexions que des générations de lectrices & lecteurs ont lues avec intérêt dans l'Antiquité puis, à partir de la Renaissance et de la traduction de Ficin en latin, puis dans de nombreuses traductions dans beaucoup de langues. D'abord il y a un dialogue assez serré où, tablant sur le fait que le dieu Amour (Éros) étant fait du désir, il ne peut pas être beau et bon puisqu'il désire au contraire ces qualités, et que n'étant ni beau ni bon, il ne saurait même être un dieu [202d :].

Diotime : (...) Éros est un intermédiaire entre le mortel et l'immortel.

Socrate : Que veux-tu dire, Diotime ?

Diotime : C'est un grand démon, Socrate (...). Δαίμων μέγας, ὃ Σώκρατες !

Socrate : Quel pouvoir est le sien ? demandai-je.

Diotime : Il interprète et il communique aux dieux ce qui vient des hommes, et aux hommes ce qui vient des dieux (...)

Et, 2e acte de cette affaire Socrate & Diotime, cette dernière se met à raconter les origines d'Éros. Cette fois, plus de dialogue mais, comme plus souvent chez Platon qu'on ne croit, un discours et en l'occurrence un mythe. Je ne vais pas raconter l'histoire à mon tour, repoussant d'un cran la longue série de ceux qui transmettent cette histoire depuis Diotime ! mais il est remarquable que quand Diotime se met à raconter l'histoire d'Éros, elle commence par un banquet.

Diotime : Il faut savoir que le jour où naquit Aphrodite, les dieux festoyaient.

L'un des dieux sortant du festin, Poros ('le Passage'), titube jusqu'au jardin et s'endort. Penia ('la Pauvreté') qui mendiait à la porte du banquet le voit s'endormir et « eut le projet de se faire faire un enfant par Poros » [203b-c]. On pense aux filles de Loth.

Diotime se dépêche de se compromettre dans un des syllogismes les plus faux de toute la littérature, ce qui n'inspire pas confiance [204b] : « le savoir compte parmi les choses qui sont les plus belles ; or, Éros est amour du beau ; par suite, Éros doit nécessairement tendre vers le savoir (...) ». En même temps, malgré ces niaiseries qu'il faut peut-être prendre au second degré, elle fait une réflexion qui intéresse le grammairien, lorsqu'elle dit à Socrate qu'il se trompait parce qu'il croyait que « L'amour est le bien-aimé, et non l'amant ».

En effet, il y a ambigüité. Quand nous disons « l'amour », nous sous-entendons l'amour de quelqu'un pour quelqu'un, mais si j'écris « l'amour de Diotime », Diotime est-elle « de » ou « pour », est-elle celle qui aime, ou celle qui est aimée ? Et plus généralement quelle position, sur les deux, domine notre idée de l'amour ?

Puisque je me suis autorisé une réflexion personnelle, en voici une deuxième. Elle porte sur la nature sombre et pénible de l'amour selon Diotime. Elle nous dit ceci [208d] :

Si tu prends la peine d'observer ce qu'il en est de la poursuite des honneurs, tu seras confondu par son absurdité (...), du terrible état dans lequel la recherche de la renommée et le désir 'de s'assurer pour l'éternité une gloire impérissable' mettent les êtres humains. Oui, pour atteindre ce but, ils sont prêts à prendre tous les risques, plus encore que pour défendre leurs enfants. Ils sont prêts à dilapider leurs richesses et à endurer toutes les peines, et même à donner leur vie.

T'imagines-tu en effet, poursuit-elle, qu'Alceste serait mort pour Admète, qu'Achille aurait suivi Patrocle dans la mort, que votre Codros serait allé au-devant de la mort pour conserver la royauté à ses enfants, si tous ils ne s'étaient imaginé laisser de leur excellence un souvenir immortel, celui que nous conservons encore d'eux ?

Bien sûr, il y a dans ce pamphlet contre l'orgueil un son de cloche dont l'écho rebondit de siècle en siècle à travers de nombreux moralistes, et dans des formules plus ou moins réussies. Un homme vaillant n'est-il que Narcisse qui s'ignore ? Et qu'est-ce qu'une vertu qui a besoin de savoir qu'elle est vertueuse pour s'exercer ? On peut tourner longtemps autour de ce sujet douloureux et peut-être sans fond. Mais ce qui est frappant dans le passage cité, c'est qu'il n'est pas sans fond du tout, car Diotime nous dit : tu vois, tous ces héros, ces vertus de carton qui attendent qu'on les photographie, qui paradent leur mérite dans l'attente de la gloire... eh bien ils ont réussi : « un souvenir immortel, celui que nous conservons encore d'eux. »

## 2.7. Voilà, Phèdre et vous qui m'écoutez...

Voici donc Socrate sorti de son « dialogue rapporté », et nous lecteurs, nous voici revenus au Banquet où Socrate discute avec Agathon, après le tour de table des discours sur l'amour. Et Aristophane voulait prendre la parole.

Mais ce retour à la normale ne va pas durer. On entend dans la cour les beuglements avinés d'Alcibiade qui réclame le maître des lieux, Agathon. Il n'est pas si simple de situer l'auteur de cette description<sup>4</sup>. Est-ce Aristodème, lorsqu'il fit le récit de ce banquet à Apollodore ? Rappelons<sup>5</sup> que les manuscrits anciens ne disent pas qui dit quoi, comme font obligeamment (parfois, pas toujours) nos éditions modernes. Voici cinq traductions :

Tel fut le discours que tint Socrate. On le félicitait, tandis qu'Aristophane tentait de prendre la parole, car Socrate avait en parlant fait allusion à son discours. Soudain, on frappa à la porte de la cour qui rendit un grand bruit ; ce devait être des participants à un *kōmos*, car on entendait le son d'une joueuse d'*aulos*. Alors Agathon intervint. (Luc Brisson)<sup>6</sup>

« Ainsi parla Socrate. Chacun le félicitait et Aristophane essayait de placer un mot parce que Socrate en parlant avait fait allusion à un passage de son discours, quand soudain la porte de la cour fut heurtée à grand bruit ; ce devait être des fêtards, et l'on entendait la voix d'une joueuse de flûte. 'Petits, dit Agathon, allez vite voir'. » (Paul Vicaire)<sup>7</sup>

<sup>4</sup> Il y a une erreur à cet endroit, je crois, dans l'édition de Luc Brisson, p. 146, qui attribue à Alcibiade des phrases qu'il ne peut pas avoir dites.

<sup>5</sup> J'ai donné des exemples concrets dans l'article 'La Parole et le texte, Platon comme exemple', à [https://www.academia.edu/38327693/La\\_Parole\\_et\\_le\\_texte\\_Platon\\_comme\\_exemple](https://www.academia.edu/38327693/La_Parole_et_le_texte_Platon_comme_exemple)

<sup>6</sup> Platon, *Œuvres complètes*, sous la direction de Luc Brisson, Flammarion, 2011 (2008), p. 146.

<sup>7</sup> Platon, *Œuvres complètes*, tome IV/2 *Le Banquet*, Les Belles Lettres, coll. des Universités de France, 2018 (1989), p. 72.



« Sur ces mots de Socrate, tandis que les uns louaient son langage, Aristophane essayait de prendre la parole : Socrate avait, en parlant, fait une allusion à son discours ; quand, soudain, on frappa à la porte de la cour, d'où provenait un grand bruit : de bambocheurs semblait-il, auxquels se mêlait la voix d'une joueuse de flûte. Là-dessus Agathon : 'Esclaves, dit-il, n'irez-vous pas voir ce que c'est ! » (Léon Robin)<sup>8</sup>

Lorsque Socrate eut fini de parler, tous le félicitèrent, et Aristophane, prétendant que Socrate l'avait visé au cours de son discours, s'apprêtait à parler, quand, soudain, on entendit frapper de grands coups à la porte d'entrée, s'élever un tumulte de gens en folie de plaisirs et le chant d'une aulétride. -- Esclaves, fit alors Agathon, allez voir qui est là. (Mario Meunier)<sup>9</sup>

Quand Socrate eut fini de parler, tout le monde le félicita ; seul Aristophane se disposait à répliquer, parce que Socrate en discutant avait fait allusion à un passage de son discours, quand soudain la porte extérieure de la cour résonna, comme sous les coups redoublés d'un cortège de buveurs, et qu'une joueuse de flûte se fit entendre. « Esclaves, dit Agathon, courez voir (...) ». (Émile Chambry)<sup>10</sup>

Dans le détail, il serait intéressant de regarder comment les traducteurs (et bien sûr, il y en a beaucoup d'autres, et en beaucoup d'autres langues y compris en grec moderne) se sont arrangés pour passer (a) du discours de Socrate à la réaction de ses amis, rapportée par qui ? Apollodore ? (b) de la réaction des amis à l'intrusion soudaine à la porte de la maison, avec la réaction d'Agathon.

L'intrusion soudaine est très intéressante parce que, dans l'univers de discours des amis d'Agathon, après ce dîner aimable où chacun tour à tour a parlé, et où chacun a aimablement concédé à Socrate de faire à sa façon, le « bruit à la porte » (on pense au *knocking at the gate* chez Shakespeare !) représente l'intrusion du romanesque : non plus des mots, mais des bruits. Non plus des discours, mais des événements.

Comme j'ai raconté dans un autre article sur Platon, 'Comment Platon scénarise ses Dialogues'<sup>11</sup> : dans les dialogues de Platon tout, absolument tout, est DIT par quelqu'un. On pourrait facilement transformer les Dialogues en pièces de théâtre parce que chaque personnage pourrait sans difficulté être confié à un acteur différent qui DIRA ce qui est écrit. Et il n'y aurait « rien de reste » parce que tout dans ces Dialogues est parlé, rien n'est confié à un commentaire extérieur, un souffleur, un présentateur, un Monsieur Loyal du cirque platonicien.

Mais il y a un bémol. C'est que plusieurs de ces dialogues sont, pour ainsi dire, enregistrés en différé. Pour un bon nombre d'entre eux, nous n'assistons pas directement à la conversation *live*. La conversation nous est racontée par quelqu'un. Parce que nous arrivons trop tard ! Comme dans le cas du Banquet : ce banquet a e lieu il y a des années, et si nous entendons Apollodore raconter l'histoire à on ne sait qui, c'est parce qu'il a entendu l'histoire de la bouche d'Aristodème, qui était présent au fameux banquet. Aristodème, en racontant cette vieille histoire mémorable, ne rapporte donc pas seulement les propos échangés, il rapporte aussi les circonstances des propos : qui est arrivé, qui était là, qui était en retard (comme Socrate, d'ailleurs), et qui est arrivé à la fin – c'est là que nous en sommes.

<sup>8</sup> Platon, *Le Banquet*, Gallimard, coll. Folio. Trad. du grec par Léon Robin avec la collaboration de Joseph Moreau. Préface de François Châtelet, 1973 (1950), p. 136.

<sup>9</sup> Platon, *Le Banquet*, Pocket, coll. Agora, 1992 pour la présentation et les notes, p. 125-26.

<sup>10</sup> Platon, *Le Banquet*, *Phèdre*, Flammarion, coll GF, 1992 (1964), p. 82.

<sup>11</sup> [https://www.academia.edu/38312414/Comment\\_Platon\\_scénarise\\_ses\\_Dialogues](https://www.academia.edu/38312414/Comment_Platon_scénarise_ses_Dialogues)

## 2.8. Alcibiade et Socrate

Agathon, le maître de maison, fait donc entrer leur ami Alcibiade, qui est un monsieur de très bonne famille, même s'il est ivre.

Commence alors un épisode de comédie. Alcibiade ivre, soutenu par la flûtiste et d'autres est allongé près d'Agathon, donc près de Socrate. Il reconnaît soudain Socrate et réagit vivement. Ce à quoi Socrate répond : oui, c'est terrible, il est toujours jaloux quand je rends visite à d'autres gens que lui. Alcibiade tourne alors son regard vers l'assemblée, remarque (quelle fraîcheur d'esprit !) qu'ils n'ont pas l'air ivres du tout, et il réclame du vin.

Eryximaque, qui est médecin, intervient alors [214a] pour protester. Il explique au nouvel arrivé qu'au lieu de s'enivrer entre hommes comme d'habitude, eux avaient résolu d'affronter un sujet – bon, peut-être pas exotique, mais à coup sûr excitant : l'amour. Ils avaient fait déjà un tour de table des discours, en allant, précise-t-il (vive les médecins : nous aimons les détails concrets !) de gauche à droite<sup>12</sup>.

Alcibiade, dans un mélange très intéressant de mots d'ivrognes et de phrases très sensées, se met alors à approuver le médecin, à réclamer l'indulgence des gens sobres, et commence un éloge sophistiqué de Socrate. Il dit à Socrate [214e-215a] :

S'il m'arrive de dire quelque chose qui n'est pas vrai, coupe-moi la parole quand tu le souhaiteras, et fais-moi savoir que sur ce point je suis dans l'erreur ; en effet ce n'est pas de mon plein gré que je proférerai une erreur. Si cependant il m'arrive en brassant mes souvenirs de passer du coq à l'âne, n'en sois pas surpris, car il n'est pas facile, dans l'état où je me trouve, de donner sans achopper et de façon ordonnée une description détaillée de l'excentricité qui est la tienne.

Je serais très curieux, à titre personnel, en tant que linguiste bien entendu, de rencontrer un jour un ivrogne capable de tenir un discours d'une telle subtilité.

Pour faire l'éloge de Socrate, messieurs, j'aurai recours à des images. (Luc Brisson)

Pour faire l'éloge de Socrate, mes amis, j'aurai recours à des images. (P. Vicaire)

Or, messeigneurs, cet éloge de Socrate, voici comment je m'y prendrai pour le faire : en recourant à des images. (L. Robin)

Pour célébrer Socrate, mes amis, j'aurai recours à des comparaisons. (M. Meunier)

Pour louer Socrate, messieurs, je procéderai par comparaison. (E. Chambry)

Alcibiade se lance alors dans la comparaison, qui est restée célèbre, de Socrate avec – pour dire la chose en termes modernes – une statue de nain de jardin, ces statuettes faites en série qu'on expose ici et là. Mais les nains de jardin dont parle Alcibiade ont un secret : ils s'ouvrent en deux et au-dedans on trouve une statuette plus petite, émouvante et cachée, d'une vraie divinité. Le grotesque apparent, cache un trésor. Sous l'aspect commun, si l'on sait y voir, vient la véritable noblesse. Dans le vilain petit canard, le cygne se déploie un jour.

Alcibiade se lance alors dans le long récit d'un souvenir assez touchant concernant Socrate. Il est certain qu'un récit aussi fin (qui contient à son tour un dialogue entre lui et Socrate comme poupée matriochka) est hors de portée de l'ivrogne moyen. Et même de l'ivrogne mieux que moyen. Le jeu entre le dialogue entre lui et Socrate rapporté par Alcibiade, et la situation actuelle pendant NOTRE

<sup>12</sup> Nous comprenons ensuite qu'Alcibiade, qui est venu se placer entre Agathon et Socrate, est donc à droite d'Agathon et à gauche de Socrate puisque, lorsqu'il aura à son tour fini son discours, ce sera au tour de Socrate.

banquet où Alcibiade demande à Socrate de contrôler ce qu'il aura dit, est une sorte d'exercice de haute voltige.

## 2.9. Vers la fin du dialogue

Quand Alcibiade eut tenu ce discours, un éclat de rire salua sa franchise, car il avait vraiment l'air d'être dans des dispositions amoureuses à l'égard de Socrate. Alors Socrate prit la parole :

Alcibiade, dit-il, tu ne donnes pas l'impression d'avoir bu.

La suite de la conversation, qui ne le cède en rien aux romans français à intrigue du XVIIe ou du XVIIIe siècle, où les propos sont toujours évalués en fonction de leur but, en non pas en fonction de leur portée apparente, est un festival de subtilité. L'amour, qu'on aurait cru oublié, revient au cœur du débat, non plus seulement en tant qu'objet du discours, mais dans la description explicite des manières qu'on a d'en parler. Pourquoi Alcibiade parle-t-il ainsi, sinon parce que... Pourquoi Socrate répond-il sur ce ton, sinon parce que...

Alors qu'Agathon se lève pour aller s'installer près de Socrate, soudain toute une bande constituant un *kōmos* arrive devant les portes et, les trouvant ouvertes – quelqu'un était en train de sortir – ils entrent directement, viennent vers nous et s'installent sur les lits. Un tumulte général emplit la salle : et sans aucune règle, on fut obligé de boire une grande quantité de vin.

Alors, racontait Aristodème, Eryximaque, Phèdre et quelques autres se levèrent et partirent (...)

## 3. Le discours d'Aristophane

Rappelons-nous que quand arrive le fracas à la porte, qui précède l'entrée d'Alcibiade, Aristophane était sur le point de dire quelque chose qui lui tenait à cœur. Evidemment je ne veux pas prolonger la soirée, car il est déjà tard, mais il semble convenable d'évoquer pour finir l'histoire qu'Aristophane avait racontée [189d-e].

Oui, et premièrement, il y avait trois catégories d'êtres humains et non pas deux comme maintenant, à savoir le mâle et la femelle. Mais il en existait encore une troisième qui participait des deux autres, dont le nom subsiste aujourd'hui, mais qui elle a disparu. En ce temps-là en effet il y avait l'androgynie, un genre distinct qui, pour le nom comme pour la forme, faisait la synthèse des deux autres, le mâle et la femelle.

Ce « mythe », cette histoire chargée de sens, comme une sorte d'accumulateur disponible en fonction de l'imagination des uns et des autres, explique que nous étions autrefois des êtres complets en forme de boules, roulant ci et là. Le monde est une sphère, et nous l'étions aussi. C'est pourquoi au fond des choses, l'homme est un monde – nous dit Platon.

Nous étions une boule complète, mâle et femelle. Puis cette unité fondamentale et ancienne s'est brisée, qui sait comment ? Depuis nous sommes, qui toi, qui moi, l'un mâle, l'autre femelle, chacun cherchant sa demi-boule et roulant sa bosse. Parfois, par chance, l'un retrouve l'autre, c'est le coup de foudre. La passion instantanée.

Soudain nous nous souvenons de ce que nous fûmes. L'antique vérité s'impose à nous en une révélation : c'est donc toi ! Les deux hémisphères s'approchent, se reconnaissent, se connaissent, se soudent. Et l'histoire qu'on raconte ressemble à la vérité.

Vincennes, le 13 février 2019  
Avec légères retouches le 14 février